

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA  
INSTITUTO DE ESTUDOS HISTÓRICOS DR. ANTÓNIO DE VASCONCELOS

---

# Revista Portuguesa de História

TOMO II



COIMBRA / 1943

de la Universidad de Santiago de Compostela (Madrid, Edit. Revista de Derecho Privado, 1941) se hace una sucinta reseña histórica de las ideas políticas de España.

#### OBSERVACIONES

Rara vez los autores señalan la fecha en que han concluido su tarea de información y estudio, o si lo hacen las casas editoriales prescinden de ello limitándose a indicar la de la impresión. Se desatiende así el útil sistema propugnado por el *Burgenhlatt für den deutschen Buch handel* y *Le Droit d'Auteur de Berne*.

R. PRIETO BANCES.

### França

História eclesiástica  
(1941-1942)

Au début de notre premier article pour la *Revista Portuguesa de Historia* (\*), nous exprimions le regret de ne pouvoir rendre compte d'une des plus importantes publications de l'histoire ecclésiastique française, *Y Encyclopédie des Sciences ecclésiastiques* qu'édite avec une persévérante régularité la librairie Letouzey et Ané. Nous avons reçu récemment les derniers volumes parus du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* et il nous est particulièrement agréable de commencer ce second Bulletin en attirant l'attention de nos lecteurs portugais sur cette œuvre prodigieuse qui fait le plus grand honneur à ceux qui l'on conçue et réalisée (?).

(9 Cf. [t. i, p. 204-215.

(?) *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastiques* commencé sous la direction de S. E. le cardinal Alfred Baudrillart, continué par A. de Meyer et E. van Gauwenbergh. Paris, Letouzey et Ané, 1912-1939, in 4, 10 vol. parus.

C'est en 1912 qu'a paru le premier volume du Dictionnaire en question. Pour diriger l'entreprise, un nom s'était aussitôt imposé, celui de Mgr. Baudrillart, que de remarquables travaux, couronnés à plusieurs reprises par l'Académie française, avaient placé au premier rang des historiens de l'Église. Interrompue par la guerre de 1914-1918, la publication reprit aussitôt après avec une direction nouvelle, son premier animateur étant sollicité par d'autres tâches multiples et écrasantes. La succession de celui qui allait devenir le cardinal Baudrillart fut confiée à MM. A. de Meyer et Yan Cauwenbergh qui surent donner à la collection une vive impulsion. Les fascicules se succédèrent dès lors à un rythme rapide qui autorisait les plus larges espérances, lorsqu'une nouvelle guerre provoqua un nouveau temps d'arrêt. Dès que les circonstances le permettront, la publication reprendra pour la plus grande satisfaction de ceux qui s'intéressent à l'histoire ecclésiastique et qui ont apprécié les services rendus par cette Encyclopédie à laquelle la collaboration de représentants éminents de la science française a assuré immédiatement une notoriété du meilleur aloi.

Nous tiendrons régulièrement nos lecteurs au courant des fascicules à venir, au fur et à mesure qu'ils paraîtront, en leur signalant plus spécialement les articles destinés à retenir davantage leur attention. Nous voudrions aujourd'hui leur indiquer surtout ce qu'ils peuvent attendre de cet instrument de travail d'exceptionnelle qualité.

Un Dictionnaire doit avant tout être complet, et c'est là un mérite que l'on ne saurait dénier à l'œuvre que dirigent MM. de Meyer et van Cauwenbergh. Aucune question d'histoire et de géographie ecclésiastiques n'y a été laissée de côté. On y trouvera d'abord une carte détaillée du monde chrétien: provinces, diocèses, abbayes, prieurés, lieux de pèlerinage et autres ayant joué un rôle dans la vie religieuse ont été recensés avec beaucoup de minutie. Une seconde série d'articles, sans doute la plus nombreuse, englobe tous les personnages qui, à des titres divers, ont participé à la vie de l'Église, les uns par leurs œuvres théologiques, littéraires, scientifiques, les autres par leur activité religieuse, sociale, politique, etc.; les uns papes, cardinaux, évêques, prêtres, moines, appartiennent au sacerdoce; les autres sont des laïques, empereurs, rois, représentants des aristocraties sociales, intellectuelles, ou même simples fidèles. Enfin les institutions n'ont pas été oubliées; même celles

qui, par suite de leur caractère, ont donné lieu à de plus amples notices dans les autres séries de *VEncyclopédie des sciences ecclésiastiques*, telles que le *Dictionnaire de théologie catholique*, le *Dictionnaire de droit canonique*, le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, ont été mentionnées ici, afin que tout chercheur pût être immédiatement renseigné sur toutes les questions se rattachant à l'histoire et à la géographie ecclésiastiques.

Si complète que fût cette nomenclature, elle n'eût pas suffi à classer le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* parmi les oeuvres les plus en renom de l'érudition française. Ce qui fait davantage encore la valeur de la collection, c'est une information aussi sûre qu'étendue. Toutes les questions de quelque importance ont donné lieu à des développements d'une réelle portée scientifique. Chacune d'elles a été traitée par le spécialiste approprié: c'est, pour ne nommer que des disparus, à Pierre de Labriolle qu'a été confié l'article concernant saint Augustin et c'est Auguste Audollent qui, en cent-soixante colonnes très denses, a réuni tous les faits essentiels se rapportant à l'Afrique chrétienne des premiers siècles. Toutefois les plus grands noms de la science française voisinent avec ceux de travailleurs plus modestes, mais plus au courant que quiconque de l'histoire de leur diocèse ou de leur abbaye. Quel que soit l'auteur, le plan est invariable et l'on peut dire que chaque article est une mise au point exacte, complète, illustrée souvent de vues originales et fortes, de l'état de la science sur les problèmes qui s'y rapportent. Des exemples concrets, empruntés aux derniers tomes parus, feront mieux comprendre tout le parti que l'on peut tirer d'une pareille synthèse.

A la fin du tome x, il est question de Burgos. Sous cette rubrique figurent deux articles, l'un de 38 colonnes pour la ville, l'autre de 42 colonnes pour le diocèse. Celui qui a trait à la ville se décompose ainsi: 1. Etymologie (examen des diverses hypothèses formulées à ce sujet). 11. La fondation de Burgos (on voit, à la lumière des textes et notamment des chroniques arabes, comment la ville, dont les origines sont mai connues, est devenue la capitale de la Castille), in. La cathédrale (bonne étude archéologique de ce curieux monument, indication des principaux documents d'archives et des pièces de musée qu'il renferme), iv. Eglises paroissiales et chapelles (anciennes et actuelles), v. Abbayes et couvents (Clunisiens, Bénédictins, chevaliers de Calatrava, ermites

de saint Augustin, Dominicains, Franciscains, Trinitaires, etc .. avec, pour chaque ordre, une notice détaillée signalant les divers prieurés et leurs dépendances, les faits historiques essentiels, les écrivains marquants, une liste des abbés, des indications succinctes sur les archives et la bibliothèque), vi. Hôpitaux. Dans l'article sur le diocèse, on examine successivement l'histoire de l'évêché depuis ses origines jusqu'en 1500 et de Tarchevêché de 1500 à 1938; c'est une page vivante d'histoire, où l'on a fort bien dégagé les traits de la période wisigothique et de la reconquête, l'action des comtes, le rôle des conciles nationaux tenus notamment au XII<sup>e</sup> siècle, les troubles entraînés par le Grand Schisme, suivie d'une analyse très documentée de la situation actuelle, avec toutes sortes de renseignements sur le chapitre, le clergé, les séminaires, les oeuvres, les collégiales. Les deux articles se terminent par une copieuse bibliographie où l'on énumère d'abord les sources essentielles, puis les travaux généraux ou particuliers auxquels on peut se référer.

Les articles biographiques sont construits suivant les mêmes directives. On peut citer, à titre d'exemple, celui qui, au tome ix, concerne saint Bonaventure. En 45 colonnes, on a réussi à dire tout l'essentiel sur la vie du saint docteur, en s'attachant à bien marquer les différentes étapes de sa formation, les influences qu'il a subies et notamment celle d'Alexandre de Halès, les divers aspects de son activité doctrinale, la signification historique des grandes thèses qu'il a exposées, son rôle comme ministre général de la direction spirituelle, son influence comme cardinal au concile œcuménique de Lyon (1274); quelques lignes de conclusion montrent avec vigueur que ce second fondateur de l'ordre séraphique est le plus éminent représentant de la théologie contemplative au moyen âge, qu'il a laissé aussi à son ordre une législation toute de sagesse et de mesure, pleinement conforme à l'esprit de saint François et aux directions du Siège apostolique. L'article se termine par une bibliographie très complète, portant sur la vie, les œuvres, la doctrine, l'école bonaventurienne, l'autorité doctrinale, le culte, l'influence artistique, l'iconographie.

Ces exemples caractéristiques montrent clairement tout le parti que l'on peut tirer de la grande encyclopédie éditée par la librairie Letouzey. Nous ferons remarquer, en terminant, que le Portugal y est fort bien représenté, comme il convient à un pays

dont le passé religieux resplendit de tant de gloire et de tant de sainteté. Sur les rois qui ont fondé l'Etat ou lui ont donné les impulsions les plus fécondes, sur les évêques, les diocèses et les abbayes on lira avec fruit une série de notices dues aux plumes les plus autorisées.

Il est fort regrettable que cette synthèse et d'autres similaires soient pour le moment interrompues. En ce qui concerne les Histoires générales de l'Eglise en cours de publication, nous n'avons malheureusement rien à ajouter à ce que nous avons écrit dans notre précédent Bulletin. Tout au plus avons nous la satisfaction de signaler que le tome ix de *Y Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours*, dont nous avons assumé la direction avec Mgr. Martin, est à l'impression et paraîtra sans doute dans les premiers jours de 1944.

A défaut de livres d'Histoire générale, l'histoire ecclésiastique française s'est du moins enrichie, au cours des deux dernières années, de quelques monographies de tout premier ordre.

«N'est-ce pas une témérité de vouloir, après tant d'autres, écrire la vie de saint Augustin?» Telle est la question que se pose l'abbé Bardy au seuil de la biographie que, dans la *Bibliothèque augustinienne*, il consacre à l'évêque d'Hippone <sup>(3)</sup>. Qui-conque aura lu son livre conviendra volontiers que, si exploré qu'ait été le sujet, il eût été regrettable qu ce volume ne parût pas, car la littérature augustinienne a rarement atteint pareils sommets. Une connaissance sûre et avertie des œuvres du grand docteur, des affinités intellectuelles qui ont permis à l'auteur de pénétrer mieux que la plupart de ses prédécesseurs une pensée parfois difficile à saisir, un enthousiasme discret qui transperce par moments sans nuire à la plus impartiale objectivité et sans atténuer en rien la rigueur d'une minutieuse critique, un style alerte et coloré, telles sont les qualités maîtresses de ce *Saint Augustin* qui a encore un autre mérite auquel nous avons été particulièrement sensible : il ne se borne pas, comme beaucoup d'autres, à l'histoire d'une âme qui, partie de l'incroyance, s'élève par degrés jusqu'aux plus sublimes hauteurs

(3) Gustave Bardy, *Saint Augustin. L'homme et l'œuvre*. (Bibliothèque augustinienne), Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 1940, in 12, VII-528 pages, 48 francs.

de la foi chrétienne; il s'attache aussi à fixer la physionomie des trente-cinq années d'épiscopat au cours desquelles, entre 396 et 430, l'évêque d'Hippone «donnera la plénitude de son effort et deviendra non seulement le docteur de la grâce, mais aussi le docteur de l'Église catholique et le docteur de la charité». Cela ne veut pas dire que M. Bardy ait négligé d'analyser la conversion de saint Augustin ; il lui a consacré les cent premières pages de son travail, en mettant chaque chose à sa place, en insistant sur l'influence de certaines lectures comme celle des livres platoniciens, en démontrant que dans cette conversion il n'y a «rien de brusqué et de huerté, rien qui rappelle l'apparition du Seigneur à saint Paul sur le chemin de Damas». Le récit tout à la fois mesuré et saisissant de cette ascension sert d'introduction à une étude fine et nuancée de l'âme sacerdotale de saint Augustin. Il faut lire les pages consacrées aux débuts d'Augustin dans le sacerdoce; elles rendent bien compte de ses aspirations, de ses désirs, de ses scrupules contre lesquels réagit le vieil évêque Valère, aussi bien que celles qui ont trait à sa conception de l'épiscopat, à son enseignement pétri de surnaturel, émaillé de citations bibliques, par-dessus tout intensément vivant, à ses controverses avec les hérétiques auxquelles il a consacré le meilleur de son activité. Plus attachant encore si possible est le dernier chapitre, intitulé «L'âme de saint Augustin» qui sert en quelque sorte de conclusion et condense les traits d'une physionomie qui, par certains côtés, ne diffère pas de celle d'un grand nombre de chrétiens, tout en s'élevant au-dessus d'eux par «l'envergure de l'esprit et la noblesse de l'âme», plus encore par «une prodigieuse puissance d'aimer» mise au service du Seigneur et du prochain.

Le livre du R. P. Jugie sur *Le Schisme byzantin* (4) se divise en deux parties bien distinctes et d'inégale valeur, un «aperçu historique» et un «aperçu doctrinal». Le premier, qui occupe environ les deux tiers du volume, ne pouvait guère prétendre à l'originalité et, de fait, l'auteur n'ajoute rien de nouveau aux nombreux travaux, souvent remarquables, de ses devanciers. Il a du moins le mérite de bien les connaître et de s'y référer honnêtement, encore que l'on ait à déplorer certaines lacunes (le livre de

(4) Martin Jugie, *Le schisme byzantin. Aperçu historique et doctrinal* Paris, P. Lethielleux, 1941, in 8, vii-487 pages.

Louis Bréhier sur *Le schisme oriental du xi<> siècle* n'est pas mentionné) et l'absence d'une bibliographie critique ainsi que d'une étude des sources qui auraient l'une et l'autre imprimé à l'ouvrage une allure plus scientifique. Il n'y a donc pas lieu d'insister sur l'analyse consciencieuse et raisonnable qui est donnée des causes du schisme byzantin et de ses différentes étapes depuis Photius jusqu'à Michel Cérulaire. Le chapitre sur «le développement progressif du schisme et les tentatives d'union (xn<sup>o</sup>-xv<sup>o</sup> siècle)» n'est pas plus original; en outre, l'information en est franchement insuffisant et certaines périodes d'activité diplomatique, comme l'époque des papes d'Avignon sur laquelle il reste d'ailleurs beaucoup à dire, sont à peine effleurées. Le dernier chapitre de cette première partie a plus de valeur; sur les Eglises nationales auto-céphales il apporte, malgré une fâcheuse absence de références, des renseignements plus probants; on y verra en particulier comment l'ancienne Eglise russe a donné naissance à seize Eglises différentes, parfois dressées les unes contre les autres; la situation actuelle des Eglises serbe, bulgare, roumaine, hellénique, tchéco-slovaque et du patriarcat de Constantinople est également caractérisée avec la plus objective précision. Cette consciencieuse analyse met bien en lumière l'état d'émiettement ou pour mieux dire le chaos auquel est parvenue l'ancienne Eglise byzantine. L'aperçu doctrinal, qui suit l'étude historique, a un caractère beaucoup plus personnel : plus théologien qu'historien, le R. P. Jugie a bien posé et le plus souvent non moins bien résolu les problèmes dogmatiques inhérents au schisme oriental et les cent cinquante pages qui s'y rapportent imposent à elles seules la lecture du livre. Les traits essentiels du schisme, «esprit polémique continu contre l'Eglise romaine, conservatisme excessif opposé au véritable progrès dogmatique comme à la légitime évolution des formes rituelles et canoniques selon les besoins des temps et des lieux, incohérence en matière doctrinale», y sont fortement indiqués; peut-être y avait-il lieu d'insister davantage sur le Césaropapisme impérial auquel le R. P. Jugie n'accorde que quelques lignes d'ailleurs judicieuses et sans lequel très probablement l'esprit d'opposition n'aurait pas pris à Constantinople autant de cohésion. Les conséquences du schisme sont non moins bien analysées: l'auteur montre fort bien que l'unité de gouvernement a disparu dans l'Eglise d'Orient à la suite de la



rupture avec Rome et avec elle l'unité de communion, l'unité de foi en dehors d'un minimum dogmatique et l'unité disciplinaire; il note et prouve avec une précision digne de tous éloges que «le résultat le plus tangible du schisme byzantin au point de vue ecclésiastique a été de dépouiller l'Eglise gréco-russe de tout magistère infaillible et de la réduire au perpétuel flottement des opinions théologiques, aux variations indéfinies sur tout ce qui n'a pas été expressément arrêté par le magistère de l'Eglise des huit premiers siècles». Le livre se termine par le vœu de voir disparaître un jour «ce schisme séculaire qui, pour persister, ne peut plus faire valoir les prétextes d'autrefois et ne repose plus que sur l'ignorance, les préjugés et les antipathies irraisonnées».

Peu d'existences scientifiques offrent une aussi belle unité que celle de M. A. Kleinclausz, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Lyon. A part quelques incursions dans le domaine de l'art bourguignon, ce savant, qui fut en même temps un professeur admirable, a fait converger toute son activité autour de l'époque carolingienne. Inaugurée par une thèse de doctorat-ès-lettres sur *L'Empire carolingien et ses transformations* qui, quoique datant de 1902, n'a aucunement vieilli, elle s'est poursuivie par une étude minutieuse du règne de Charlemagne qui a abouti à un remarquable ouvrage d'ensemble sur l'œuvre du grand empereur, paru en 1935. Pour fixer les traits du souverain, M. Kleinclausz a vécu dans la familiarité de son biographe; très vite il a pu constater que l'abbé Eginhard «reflète admirablement la piété et les croyances de son temps» et il a été amené à écrire un nouveau livre (5) qui complète heureusement ceux qui l'ont précédé en faisant revivre autour du grand abbé toute une série d'aspects intéressants de l'histoire carolingienne. On trouvera d'abord dans cet ouvrage une biographie d'Eginhard où sont repris et résolus, avec beaucoup de sens critique et avec cette parfaite modération qui est l'apanage de M. Kleinclausz, la plupart des problèmes relatifs aux rapports d'Eginhard avec Charlemagne et Louis le Pieux, qui ont soulevé tant de discussions entre les historiens modernes. On lira avec plus d'intérêt encore les

(5) Arthur Kleinclausz, *Eginhard* (Annales de l'Université de Lyon, 3<sup>e</sup> série, Lettres, fascicule 12). Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 1942, in 8, 278 pages.

chapitres tout-à-fait neufs qui ont trait à l'activité ecclésiastique d'Eginhard; M. Kleinclausz a découvert chez lui un sentiment religieux très vif qui se traduit en ses dernières années sous des formes variées : construction d'églises et de basiliques, culte des reliques qu'il fait exposer à la vénération des fidèles dans de somptueuses châsses, fondation de l'abbaye de Seligenstadt où il crée une communauté de moines et sur laquelle, comme abbé laïque, il veille «avec une paternelle sollicitude» à l'application de la règle, en s'occupant aussi d'administrer les biens, de développer l'exploitation agricole, plus encore de poursuivre la rédaction d'œuvres théologiques et hagiographiques où se manifestent de curieux aspects de sa piété ; c'est ainsi qu'il consacre au culte de la croix un traité où, grâce à une connaissance approfondie de la littérature sacrée, il met au point une question qui avait donné lieu aux plus âpres controverses. Ainsi se révèle un Eginhard que Ton ne connaissait guère jusqu'ici et on ne saurait être assez reconnaissant à M. Kleinclausz de l'avoir dévoilé, en groupant autour de lui de curieux aspects de la vie religieuse à l'époque carolingienne.

Le problème des origines de la croisade a, au cours de ces dernières années, sollicité à nouveau l'attention des historiens. M. Erdmann lui a consacré en 1935 un livre riche d'observations et d'aperçus ingénieux (6). Nous avons eu nous-même l'occasion de l'aborder lors du troisième congrès des historiens français tenu à Montpellier en 1937 et l'essentiel de nos remarques a été consigné dans un article de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, puis dans quelques pages du tome vin de notre *Histoire de l'Eglise* (7). La matière était pourtant loin d'être épuisée et nous n'en saurions trouver de meilleure preuve que le fait qu'à son tour M. Michel Villey, dans un livre à la fois substantiel et vigoureux, intitulé *La croisade. Essai sur la formation d'une théorie juridique* (8), ait

(6) G. Erdmann, *Die Entstehung des Kreufugsgedankens*. Stuttgart, 1935.

(7) A. Fliche, *Les origines de l'apostrophe de la papauté en vue de la croisade* (*Revue d'histoire ecclésiastique*, t. xxxiv, 1938, p. 765-775); *La Réforme grégorienne et la reconquête chrétienne (1054-1073)*, t. vin de *V Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours* publiée sous la direction de Augustin Fliche et Victor Martin. Paris, Bloud et Gay, 1940.

(8) Michel Villey, *La croisade. Essai sur la formation d'une théorie juridique (L'Eglise et l'Etat au moyen âge* sous la direction de H. X. Arquillère, fasc. vi), Paris, J. Vrin; 1942, in 8.°, 284 pages, 60 francs.

pu ajouter aux conclusions de ses prédécesseurs, qu'il reprend souvent à son compte, quelques idées nouvelles qui devront être prises en considération et qui ont le mérite de préciser le concept de croisade. C'est en effet, comme l'indique le titre du volume, une définition du terme de croisade que recherche avant tout l'auteur. A quelles guerres saintes ce mot peut-il s'appliquer, comment la croisade, qui, à l'origine est un «fait», est-elle devenue une «institution» ? Telle est la question, généralement négligée par les historiens, à laquelle M. Villey s'est proposé de répondre. A cet effet, suivant une méthode qui nous paraît très sûre, il a fait porter ses enquêtes sur les guerres saintes antérieures à la première croisade qui ne lui ont fourni aucun élément de nature à lui suffiser la définition qu'il souhaite, puis sur la première croisade elle-même où il aperçoit certains caractères nouveaux qui se préciseront lors des expéditions suivantes, enfin sur les guerres saintes intra-européennes au cours desquelles, selon lui, s'est fixé\* le statut de la croisade dont la grande somme d'*Hostiensis* condense les traits définitifs. Ce canoniste apparaît à M. Villey comme le «père de la théorie juridique de la croisade» qu'il a été le premier à exposer tout au long. Avec lui, la croisade devient un «type spécial de guerre sainte», dotée d'une organisation particulière qui s'était peu à peu précisée et imposée. La prédication de la croisade, la condition de ceux qui y participent, les obligations qui leur incombent sont désormais assujetties à des règles qui concernent aussi bien la croisade en Terre sainte (*crux transmarina*) que la croisade en Europe contre les hérétiques et les autres ennemis de la foi. C'est en cela que, toujours selon M. Villey, la croisade se distingue des autres guerres saintes menées par l'Eglise au cours du moyen âge.

C'est encore à la question de la guerre sainte que se rapporte le livre de M. Pierre Belperron sur *La croisade des Albigeois et l'Union du Languedoc à la France* (°). On y appréciera une narration vivante, pittoresque et colorée des tragiques événements issus de l'hérésie Cathare. Bien que dépouillé d'appareil critique, ce récit repose sur une information solide et suffisamment étendue.

(°) Pierre Belperron, *La croisade contre les Albigeois et l'Union du Languedoc à la France*. Paris, Plon; 1942, in 12, xxi-499 pages et une carte hors texte.

On regrettera pourtant que l'étude des sources de l'histoire de la croisade se réduise à quelques indications plus que sommaires sur Pierre des Vaux de Cernay, la *Chanson de la croisade* et Guillaume de Puylaurens qui représentent les trois versions essentielles. Cette lacune est d'autant plus fâcheuse que M. Belperron ne se contente pas d'exposer les faits, mais qu'il développe à leur sujet, non sans passion, une thèse qu'il oppose catégoriquement aux idées généralement reçues. A l'en croire, il y aurait eu chez les historiens du siècle dernier une «volonté systématique de substituer la légende à l'histoire» et l'on aurait ainsi abouti à une «déformation de la croisade albigeoise», due «à un mouvement protestant et à un mouvement languedocien en réaction naturelle contre l'histoire officielle, catholique et royale», mouvement dans lequel se seraient laissé entraîner même des auteurs catholiques, à commencer par Georges Goyau. M. Belperron a voulu, dit-il, entreprendre une «besogne de salubrité historique», en promettant qu'il ferait de son mieux «pour demeurer objectif» et pour juger équitablement les hommes et les choses. Cette promesse n'a pas été entièrement tenue; le livre a trop l'allure d'un réquisitoire contre les méridionaux que l'on da effeminés, débauchés et lâches, corrompus par une civilisation à laquelle on dénie toute valeur, et d'un plaidoyer pour les hommes du Nord dont on exalte la supériorité intellectuelle et morale, en excusant complaisamment leurs violences dont on atténue l'horreur sans apporter de preuves convaincantes. Il ne saurait évidemment être question de trancher ici un débat que le livre de M. Belperron va sans doute faire rebondir. Nous nous contenterons de renvoyer ceux de nos lecteurs qu'il pourrait intéresser à l'article que nous avons fait paraître dans le dernier numéro des *Annales de V Université de Montpellier et du Languedoc méditerranéen-Roussillon*, en faisant simplement remarquer ici que, si l'auteur a lu avec soin les textes relatifs à la croisade albigeoise, il s'en tient trop volontiers, pour les faits connexes dont il veut tirer parti, lui qui s'insurge contre les opinions traditionnelles, à des appréciations périmées qu'il reproduit avec assurance sans les avoir contrôlées. Aussi, jusqu'à preuve du contraire paraît-il difficile de souscrire sans réserve à des conclusions insuffisamment étayées. Le livre n'en mérite pas moins d'être lu et les qualités littéraires qu'il reflète en rendent la lecture agréable.

Au seuil de la période moderne et contemporaine, nous devons signaler les deux volumes — deux thèses de doctorat-ès-lettres—d'un jeune jésuite du plus grand avenir, le R. P. de Dainville, qui, sous un titre commun, *Les jésuites et la société française*, concernent l'un la naissance de l'humanisme moderne, l'autre la géographie des humanistes (10). Le premier donne moins qu'il ne promettait son titre; par suite des circonstances, l'auteur n'a publié que le premier livre de cet important travail, lequel, intitulé *Les jésuites et Vhumanisme*, constitue, dit-il, le «(frontispice» et dont la valeur fait souhaiter l'apparition prochaine des deux livres suivants sur «la crise de l'humanisme» et «un humanisme nouveau». Tel quel, cet ouvrage atteste des recherches poussées fort loin: le R. P. de Dainville a étudié de très près les constitutions et règlements officiels des collèges de jésuites sans négliger les commentaires autorisés; il a surtout dépouillé, au prix d'un immense labeur, toutes les lettres qui ont été conservées des généraux et des supérieurs, les registres des préfets d'études qui, bien qu'en petit nombre, apportent les plus précieux renseignements sur les élèves, sur la vie des collèges, plus encore sur les méthodes d'enseignement et les résultats obtenus, puis les écrits apologétiques et les écrits de spiritualité rédigés par les jésuites, les ouvrages et manuels publiés par les professeurs, les cours manuscrits enfouis dans les bibliothèques publiques et privées qui constituent une source particulièrement féconde pour l'histoire de l'éducation et de l'intellectualité. Cette richesse d'information explique avant tout l'extraordinaire nouveauté du livre. Il faut ajouter que l'auteur a su en tirer parti avec un sens critique qui l'a placé d'emblée parmi les meilleurs historiens de la Compagnie de Jésus. Aussi est-il à peu près certain que tous ceux qui le liront adhéreront, au moins dans leurs grandes lignes, aux conclusions qu'il expose avec une élégante simplicité et une chaleureuse conviction. Il apparaît d'abord que les jésuites ont vu clairement, dès l'origine, que, pour assurer le succès de la Réforme catholique, il fallait opérer avant tout une «Contre-Réforme scolaire» et que le collège, plus que toute autre institution, était capable d'insuffler à la Chrétienté,

(10) François de Dainville, *Les jésuites et la société française. La naissance de Vhumanisme moderne*. Paris, Beauchesne, 1940, in 8, xx-390 pages. *La géographie des humanistes*. Paris, Beauchesne, 1940, in 8, xvii-562 pages.

ébranlée par le protestantisme, la vie religieuse dont elle avait besoin, mais aussitôt surgissait un grave problème : entre la tradition médiévale, incapable de se dégager de méthodes périmées, et l'humanisme moderne, glissant parfois vers un néo-paganisme, il fallait choisir; le grand mérite des jésuites — et c'est là ce que le R. P. de Dainville a merveilleusement montré — a été de dégager les principes d'une éducation foncièrement religieuse, où la «sagesse antique» a été mise au service de la «vérité chrétienne», puis de mettre au point des méthodes d'enseignement sûres et fécondes grâce auxquelles ils ont réussi à pétrir des intelligences, à former des chrétiens croyants et pratiquants que leur large culture, fondée sur l'étude des lettres antiques, rendait plus capables encore de défendre leur foi contre les attaques auxquelles elle pouvait être exposée. On ne saurait assez méditer les pages vraiment captivantes où le R. P. de Dainville, après avoir caractérisé l'enseignement des jésuites, analyse avec une magnifique vigueur de pensée et un rare bonheur d'expression l'organisation de l'instruction religieuse, le rôle des humanités classiques, la conception de «l'art de nourrir les écoliers» qui a été pour beaucoup dans le succès de l'enseignement. Le livre, dont nous regrettons de ne pouvoir donner une analyse plus complète, se recommande par là non seulement aux historiens auxquels il révèle un des plus curieux aspects de la Réforme catholique des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, mais aussi aux éducateurs qui y apprendront comment on peut créer un enseignement qui ne vise pas à entasser des connaissances, mais, ce qui est infiniment plus utile, à former des caractères.

Nous passerons plus rapidement sur la seconde thèse du R. P. de Dainville, car elle intéresse moins directement l'histoire ecclésiastique, encore qu'elle révèle un autre aspect peu connu du rôle intellectuel des jésuites. Sous ce titre *La géographie des humanistes*, l'auteur s'est en effet proposé de déterminer la place de la géographie dans les études depuis les environs de 1525 jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Grâce à l'utilisation des documents ci-dessus énumérés, il a pu montrer comment s'est formée la science géographique telle que l'ont enseignée les maîtres jésuites, quelles sont les causes qui ont favorisé son essor, quelles formes elle a affectées, à quels résultats elle a abouti, quelle a été la part des jésuites dans les progrès réalisés. Nous ne saurions le suivre à travers ses développements ni indiquer dans le détail les conclu-

sions qu'il a été amené à formuler en une vigoureuse synthèse où se retrouvent les dons d'historien que nous nous plaignions à relever dans *La naissance de Vhumanisme moderne*. Il suffira de noter que le R. P. de Dainville a fortement établi la priorité des jésuites en matière d'études géographiques ; ils ont su se mettre à l'école des anciens, notamment de Ptolémée, ils ont, grâce aux missions, récolté des données précieuses sur des régions inconnues et trouvé en elles un stimulant à des travaux scientifiques visant à l'explication des phénomènes; en même temps, ils ont assuré la diffusion de cette géographie nouvelle dans la société française et exercé ainsi sur la pensée de leurs contemporains la plus salutaire influence.

Si l'on met à part les deux livres du R. P. de Dainville, la période moderne et contemporaine a été, pour l'histoire ecclésiastique, moins bien partagée que l'antiquité et le moyen âge. Elle n'a donné naissance qu'à peu de travaux qui sont loin d'avoir la même importance que ceux qui ont été précédemment recensés. Nous devons cependant signaler deux livres qui touchent à saint François de Sales et qui, sans apporter de données nouvelles, ne sont pas cependant dépourvus de valeur.

L'un est l'œuvre du chanoine Trochu et forme le tome i d'une biographie de saint François de Sales d'après ses écrits, ses premiers historiens et les deux procès inédits de sa canonisation; il envisage «la vocation (1567-15Q3)» et «le sacerdoce (1593-1602)»<sup>(4)</sup>. On s'étonnera sans doute de voir paraître encore un livre sur un sujet doté d'une bibliographie plus qu'abondante. Le chanoine Trochu s'est efforcé cependant de le renouveler en s'appuyant avant tout sur le témoignage du saint prélat, en particulier sur les quelque deux mille lettres qui ont été publiées dans l'édition de la Visitation d'Annecy, et c'est là, à coup sûr, ce qui fait l'intérêt de son travail. On appréciera surtout les chapitres consacrés aux études de l'Université de Padoue, aux missions, aux controverses de Thonon et du Chablais, aux entrevues avec Théodore de Bèze; ils contrastent avec d'autres où l'auteur s'est

(U) Chanoine Francis Trochu, *Saint François de Sales, évêque de Genève, fondateur de la Visitation Sainte-Marie, docteur de VÉglise (1567-1622), d'après ses écrits, ses premiers historiens et les deux procès inédits de sa canonisation*. Tome i<sup>o</sup>: *la vocation (1567-15Q3) ; le sacerdoce (15Ç3-1602)*. Lyon, E. Vitte, 1941, in 8, 717 pages.

complu à rééditer les anecdotes qui émaillent toutes les vies de saint François de Sales et qu'il eût aussi bien fait de laisser tomber.

Le livre de M. l'abbé Dufournet, intitulé *La jeunesse de saint François de Sales* <sup>(12)</sup>, englobe la même période de la vie du saint, mais il est plus modeste et ne s'embarasse pas de préoccupations scientifiques. C'est une évocation assez vivante, gâtée malheureusement par des reconstitutions hasardeuses où l'imagination tient plus de place que la documentation. Il s'adresse plutôt à un public peu exigeant que l'on a voulu surtout édifier sans un souci trop marqué de l'exactitude et de la précision.

A côté de ces ouvrages sur saint François de Sales, on peut citer celui où madame Marguerite d'Escola a évoqué «la misère et la charité du grand siècle» <sup>(13)</sup>. On peut lui reprocher de n'avoir pas une allure historique suffisamment accusée, mais on doit reconnaître que l'auteur a fait un louable effort pour réunir une documentation en général puisée à de bonnes sources et pour donner une idée saisissante tout à la fois des misères qui ont désolé le «grand siècle» en même temps que des prodiges accomplis par la charité chrétienne pour y remédier. On doit surtout savoir gré à madame d'Escola d'avoir détaché en pleine lumière les physionomies des héros de la charité depuis Claude Bernard jusqu'à saint Vincent de Paul en passant par Jean de Bernières et saint François Régis.

Ce sont les historiens de la période moderne qui tireront le plus utile parti de la monographie de M. le chanoine Contrasty sur *Les évêques de Comminges* <sup>(14)</sup>, car elle a été particulièrement soignée dans cet ouvrage appelé à rendre des services par la masse de documents qui ont été mis en œuvre au prix d'un obstiné labeur. On pourra reprocher à l'auteur d'avoir, en matière d'histoire générale, trop limité son information à des ouvrages qui commencent à dater et de n'être pas au courant des dernières

<sup>(12)</sup> Antoine Dufournet, *La jeunesse de saint François de Sales (1569-1602)*, Paris, Grasset, petit in 8, 263 pages.

<sup>(13)</sup> Marguerite d'Escola, *Misère et charité au grand siècle* (Semeurs et moissons de France), Paris, Bloud et Gay, 1942, in 8, 128 pages.

<sup>(14)</sup> Chanoine Jean Contrasty, *Les évêques de Comminges*, Toulouse, Sistac, 1940, in 4, xv-496 pages.



découvertes de la science qui lui eussent apporté une explication satisfaisante de certains problèmes qu'il pose sans toujours leur apporter la solution qu'ils comportent. On critiquera davantage encore la conception et le plan du livre qui, malgré les promesses formulées dans la préface, consiste surtout en une série de biographies, d'intérêt forcément inégal, sur lesquelles se greffent tant bien que mal des dissertations sur les institutions et la vie religieuse du diocèse qui alourdissent l'exposé. Il eût certes mieux valu, en sacrifiant délibérément les préliminaires dont le ministère n'a été marqué par rien de saillant, restituer l'aspect de ce diocèse aux différentes époques de l'histoire et grouper des indications éparses sur le rôle du chapitre, des ordres religieux, des assemblées du clergé aussi bien que sur les hérésies, schismes, confréries charitables. Cette absence de vues d'ensemble ne doit pas faire oublier toutefois les excellentes choses que contient ce gros volume qui reste une sérieuse monographie d'un des plus marquants parmi les évêchés du midi de la France.

Avec lui se termine cette revue des livres parus au cours des années 1941 et 1942. Sans doute celle-ci n'est-elle pas complète; plusieurs ouvrages ne nous sont probablement pas parvenus et nous nous excusons auprès de nos lecteurs d'avoir, dans le Bulletin qui suivra, à revenir sur la production de ces deux années, comme nous avons dû le faire aujourd'hui pour 1940. Avant de clore cette recension, nous croyons utile de rappeler que plusieurs grandes Revues françaises ont continué à paraître et parmi elles la *Revue d'histoire de l'Église de France*, organe de la Société ecclésiastique de la France, dont les quatre fascicules de 1941 et 1942 <sup>(15)</sup> contiennent des articles de premier ordre; nous citerons, en raison de leur caractère général, ceux de G. Bardy, *Un humaniste chrétien, saint Hilaire de Poitiers* (janvier-juin 1941), d'Albert Chérel, *Histoire de l'idée de tolérance* (juillet-décembre 1941 et janvier-juin 1942), de Victor Carrière, *Les lendemains de la Saint-Barthélemy en Languedoc* (juillet-décembre 1941), d'Adrien Bressolles, *La question juive au temps de Louis le Pieux* (janvier-juin 1942), de Fr. Deshoulières, *Les monastères de l'ancien diocèse de Bourges. Leur rôle dans la formation de l'unité*

(15) *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. xxvn, 1941, Paris, Société d'histoire ecclésiastique de la France, 302 pages; t. xxviii, 1942, 359 pages.

*nationale et les revendications gallicanes* (juillet-décembre 1942). Rappelons enfin que le fascicule de janvier-juin 1942 contient un émouvant article de M. Victor Carrière sur le cardinal Baudrillart qui fut pendant de longues années le président de la Société d'histoire ecclésiastique de la France.

Augustin FLICHE

## Bélgica e Holanda

(1940-1941) (9)

### Ï. SOURCES ET SCIENCES AUXILIAIRES DE L'HISTOIRE

En tête de cette rubrique, je mentionnerai les *Instructions pour la publication des textes historiques et des Actes des princes belges* publiées par la Commission Royale d'Histoire de Belgique (2). Ces 20 pages de conseils techniques s'adressent aux collaborateurs de la collection des *Actes des princes belges* (2 volumes parus jusqu'à présent), où seront publiés ou republiés toutes les chartes émanées des comtes, ducs et évêques qui gouvernèrent au moyen âge les diverses principautés féodales de la Belgique. Leur lecture donne une idée des méthodes préconisées actuellement par la Commission Royale d'Histoire pour l'élaboration d'éditions critiques.

Parmi les sources publiées par la Commission Royale d'Histoire, je signale pour la période qui nous occupe des documents de type divers qui intéresseront, sans doute, mes collègues portugais, surtout par les problèmes techniques que soulève leur publication. Tel est l'*Obituaire du monastère de Groenendael dans la forêt des Soignes* dont l'édition est l'œuvre de M. Dykmans (3).

(9) Ce bulletin renseigne encore quelques travaux publiés sous le millésime de 1939 mais qui, ou bien, ont en réalité paru en 1940, ou bien, ne m'étaient pas parvenus en temps utile par suite de la guerre.

(2) Bruxelles, 1940.

(3) Bruxelles, 1940, xviii-562 pp. in 8°.